

Le ROI DU PLATINE

Par NORMAN SILVER

(Adaptation de Pierre LUGUET et Gabrielle KAHN)

L'étudiant se mit à cheval sur une chaise et appuya ses bras au dossier. Puis il posa le fourneau de sa pipe dans la paume d'une de ses mains. Morton prit un fauteuil près de la cheminée, et attendit que son serviteur parlât, ce qui n'arriva d'ailleurs qu'au bout de quelques secondes.

—J'ai été assez heureux, monsieur, pour vous être de quelque utilité l'autre soir, à un moment... difficile.

—Les yeux de Morton clignaient.

—Je sais, en effet, monsieur, que je suis votre débiteur.

—Oh! de fort peu. Quatre sous de chlorodyne, à peu près.

—De chlorodyne? demanda Morton, vaguement inquiet.

—Oui. J'ai dû vous en donner un peu pour vous faire dormir. Mais ce n'est pas de cela que je voulais vous parler. Quand vous avez été pris par le sommeil, j'ai pris, moi, la liberté de vous examiner pour m'assurer que vous n'étiez pas blessé. Et c'est ainsi que j'ai remarqué une fracture ancienne, du crâne. Serait-il indiscret de vous demander à quelle époque elle remonte?

—Pourquoi désirez-vous le savoir? dit assez vivement Morton.

—Mais simplement, répliqua l'étudiant, parce que la chose me paraît d'importance pour votre état de santé actuel et futur.

Le vieillard réfléchit un instant encore.

—Il y a six ans environ, se dé-cida-t-il à dire.

—Ah!

Barnard s'était remis à fumer avec énergie.

—Vous en êtes-vous jamais ressenti depuis?

—Non, déclara nettement Morton.

—C'est... cette sorte d'attaque, que vous avez eue l'autre soir, vous ne vous rappelez pas en avoir eu d'autres, auparavant?

Jamais.

L'étudiant songea quelque instants encore. Puis il dit:

—Je crois, monsieur, qu'il n'est pas bon pour vous de rester aussi seul. Vous devriez vous créer des relations... aller, venir, causer, voir des choses. Vous vivez trop en-fermé en vous-même.

Morton avait froncé le sourcil.

—Je n'ai pas d'amis, dit-il avec quelque tristesse. Et je ne dési-re pas en avoir. Mais pourquoi me dites-vous tout cela?

—Barnard suçait sa pipe.

—La blessure que vous portez au crâne, répondit-il, me paraît res-ponsable de la crise de l'autre soir. Et si j'étais votre docteur, je vous ordonnerais ce que j'ai déjà conseil-lé: distractions, gaieté, causer, voir.

En d'autres termes, je vous dirais: si vous tenez à votre santé, à votre raison, à votre vie même, évitez les soucis, ne vous appesantissez pas trop sur les mêmes préoccupa-tions.

Morton s'était levé.

—En vérité, monsieur, vous êtes bien bon de prendre cette peine pour un étranger. Pardonnez-moi de vous parler ainsi, mais votre atti-tude me semble étrange, même pour un docteur.

—Elle l'est peut-être, répondit Barnard avec calme, mais vous n'êtes pas non plus un patient ordinaire. Je ne sais s'il vous plairait que je me montre aussi franc, mais je tiens à vous dire que si l'attaque de l'autre jour se renou-velait souvent...

—Et bien? dit Morton avec quel-que impatience.

—Et bien, les crises commencent par durer beaucoup plus longtemps...

—Et puis?

—Et puis, ces crises, qui affectent passagèrement le cerveau, peuvent amener certains dangers.

—Pour moi?

—Et pour d'autres.

—Les deux hommes s'observèrent un instant silencieux. Leurs vi-sages étaient devenus graves.

—Vous n'avez pas d'amis, mon-sieur Morton?

—Non.

—Peut-être avez-vous des en-nemis?

—Les yeux du petit homme étincelè-rent.

—Monsieur Barnard, dit-il, d'un ton glacial, nous sommes encore des étrangers l'un pour l'autre.

L'étudiant s'était levé.

—Je regrette, dit-il, que vous interprétiez à la curiosité pure ce que je considérais comme un de-voir professionnel. J'ai l'hon-neur de vous souhaiter le bonsoir.

—Arrêtez! Vous avez raison. Vous m'avez surpris; mais je vous fais mes excuses. Et maintenant, je désire que vous me rendiez un service.

—Volontiers.

—Si vous prévoyez... Si vous pouvez prévoir une autre attaque, je vous prie de veiller sur moi... de me soigner. Et j'espère qu'à partir de cette heure vous me per-mettez de vous tenir compte de vos dépenses et du temps que vous passerez auprès de moi. Le mar-ché est-il conclut?

Barnard regarda son nouveau client avec quelque anxiété. La figure était honnête, soucieuse, triste. Le soupçon cédait.

—Conclu! dit-il.

Morton avait tiré de son porte-feuille deux billets de cent livres.

—Il pourrait vous arriver, dit-il,

en exécutant ce regrettable contrat, d'avoir à dépenser des d'argent qu'il n'y en a en votre possession. Prenez ceci, et disposez-en pour moi, si vous voyez apparaître d'autres signes de... comment dirais-je? d'éclipse mentale.

L'étudiant prit les billets, les plia lentement, et les mit dans sa poche.

—Et maintenant, vous avez dit tout à l'heure que ces accès pour-raient devenir dangereux pour d'autres que moi-même. Je vous jure, monsieur Barnard, que vous me jugez mal, et que je suis in-capable d'un acte de violence. J'ai beaucoup souffert; on m'a fait beaucoup de mal, mon âme est aigrie et j'aime ma vengeance, mais je me vengerai sans jamais m'avilir à mes propres yeux.

Barnard écoutait, sans un pa-rolle.

Il prit congé, remonta chez lui, regarda les deux cent livres et pensa:

—Cet homme est peut-être le plus habile criminel de la terre. Et cet argent, c'est peut-être le prix de mon silence!

MATHIEU BARTLE FAIT UN PEU D'ESPIONNAGE.

Quelques jours après sa querelle avec son fils au sujet de Monica Fernyhough, Robert Tangye aurait fait l'effet, à qui aurait pu le surprendre dans sa solitude, d'un individu bien malheureux. Sa chance, comme il l'avait dit lui-même, "paraissait morte." Sa fille adorée avait été assassinée, Mark avait ouvertement regimbé contre ses volontés, et des bruits alarmants répandus avec une habileté com-plète, dépréciaient dans une in-quiétante mesure le papier de la Compagnie de l'Oural.

Mais Robert Tangye n'était pas homme à se laisser abattre long-temps. Le courtier de Morton avait rapidement dégarassé le marché des paquets d'actions qui y tombaient comme tombent les feuilles mortes par l'ouragan; les rumeurs malveillantes s'étaient calmées et les valeurs avaient res-piris, avaient repassé, même, leurs cours habituels. Il ne s'agissait plus que d'une audacieuse spécula-tion, qui ne mettait aucunement en péril l'existence ou le crédit de la Compagnie minière. Restait à découvrir l'auteur de la spéculation.

En ce qui concerne Morton, le but qu'il se proposait avait été at-teint. Il était possesseur des deux tiers des actions ordinaires de l'Oural. Le troisième tiers ap-partenait presque exclusivement à Robert Tangye lui-même. Mais, comme les parts de Morton étaient nominale-ment détenues par des per-sonnages nombreux, aussi com-pliqués qu'insignifiants, il devenait bien difficile au roi du platine de deviner l'ennemi mortel qui venait de manoeuvrer dans ses eaux. Il pouvait se croire maître encore des destinées de la Compagnie minière, et Morton était trop habile pour le déromper trop tôt.

Quand Robert Tangye eut réussi à se rassurer, quand il fut certain qu'un demi-million de livres ster-ling n'avait pas disparu de ses cais-ses comme par quelque coup de baguette magique, ses pensées se tournèrent vers son fils Mark, qui venait de marquer d'aussi graves velléités d'indépendance. Il ne serait pas exact d'affirmer que les quelques heures écoulées depuis la discussion avaient modifié ses pen-sées, et mis quelque douceur au cœur du millionnaire. Il était douteux, d'ailleurs, qu'il lui restât un cœur, depuis que Gladys, sa seule affection sur terre, lui avait été enlevée. Il se disait plus qu'jamais, au contraire, que Mark était indispensable à la réalisation de ses plans ambitieux, et sa résolu-tion fut vite prise de ne pas l'abandonner à l'influence qui le gouvernait entièrement aujourd'hui. C'est à Mathieu Bartle qu'il songea pour l'aider dans son pro- jet.

Mathieu Bartle a déjà été présenté au lecteur comme un individu désagréable, vouté, les yeux bril-lants, le front bas, la poitrine étroite, bilieux, et Agé indifférem-ment de vingt-cinq à quarante-cinq ans. C'était aussi le secrétaire in-time du millionnaire, qu'il admirait, qu'il aurait voulu copier, et à qui il vouait un dévouement de chien. Les natures les plus disgraciées ont de ces laques.

—Bartle, lui dit son maître, alors qu'il travaillait silencieusement à sa petite table, près du bureau somptueux du roi du platine, je vais vous donner une preuve de confi-ance et vous charger en même temps d'une mission délicate.

—J'en serai fort honoré, mon-sieur. En quoi puis-je avoir le bonheur de vous servir personnellement.

—En vous occupant de mon fils Mark. Il s'est amouraché ridicule-

ment d'une fille sans naissance, et nous avons eu à ce sujet une as-sés grave discussion.

—C'est bien regrettable, monsieur.

—En effet, Bartle, c'est très re-grettable. Le nom de cette person-ne est Fernyhough. Elle est la fille de Benjamin Fernyhough, que j'ai dû congédier il y a quelque temps. Vous voyez, mon ami, que je vous parle avec la plus entière confiance.

—C'est bien. Voici maintenant ce que j'ai l'intention de vous de-mander. Il faudrait savoir véritable-ment après de cette jeune fille qu'il veut bien le dire, et en cas d'affir-mative, la connaître moralement et déterminer, s'il n'y aurait aucune chance de la faire renoncer à ses ambitions avec de l'argent. Vous me comprenez bien?

—Oui, monsieur, fort bien.

—Voulez-vous essayer?

—Sans doute, monsieur, ne vous suis-je pas tout dévoué?

—Je le sais. Je désire que mon nom ne soit pas inutilement compromis dans cette affaire, et je me fie pour cela à votre tact.

—Vous pouvez être tranquille, monsieur, je suis adroit. En outre, j'affirme qu'aucune autre mission ne pouvait davantage me plaire. J'y mettrai tous mes soins, vous pouvez en être sûr, et j'avoue que s'il ne s'agissait pas de votre fils Mark, c'est avec grand plaisir que je l'accomplirais.

—Je vous avais donc bien jugé, merci. Rendez-moi compte aussitôt que possible.

Robert Tangye ferma minutieuse-ment les tiroirs de son bureau, prit ses gants et son chapeau et sortit. Sa voiture le mit en quelques minutes à sa princière résidence de Park Lane.

Ah! celle-ci était bien vide, à présent. Gladys morte, Mark déshérité, Mme Tangye toujours malade, partie pour une cure in-terminable, il n'y restait que Ber-nard le fils aîné, sorte de citadin lourd et agosté, dont la présence ne faisait qu'irriter son père en des comparaisons perpétuelles avec la grâce de la jeune fille et de la haute intelligence de son frère.

Depuis le crime, et bien que les journaux n'en parlent plus, bien que l'opinion publique l'ait oublié, bien que l'enquête policière parût abandonnée, une ombre lugubre avait continué à planer sur la maison. Le silence y régnait; on n'y ren-contrait que des fantômes soucieux, qui gisaient machinalement aux occupations quotidiennes et à qui le toit semblait littéralement peser sur la tête.

Robert Tangye se mit à table, en face de son fils, et tous deux dînè-rent sans un mot.

Au même instant, Mathieu Bartle déambulait dans Quetta Street, sur le trottoir opposé au numéro 1. Ses yeux perçants eurent tôt fait d'étudier la petite maison dans tous ses détails. Une figure le gênait, pourtant; celle de Morton, qui, à une fenêtre au-dessus de la porte d'entrée, un chapeau de paille sur la tête, fumait un cigare. Un gros diamant luisait à un de ses doigts.

Qui ce peut-il bien être? se de-manda-t-il Bartle. Assurément pas le futur beau-père, puisque je le connais. Un oncle de la jeune fille? Simplement un locataire? un locataire censé, en tous cas; il a un beau brillant. Je le saurai. Mais ce que je voudrais voir, c'est la jeune fille. Et le patron ne m'a même pas dit à quoi elle ressemble.

Le secrétaire de Robert Tangye continuait à monologuer ainsi, sui-vant à petits pas son trottoir, lors-que deux hommes s'engagèrent dans Quetta Street par son extrémité ouverte—nous avons dit que cette rue se terminait d'un bout en cul-de-sac.

Ces deux hommes étaient élégants et paraissaient solidement musclés. C'étaient nos amis Jocelyn Barnard et Guy Chesters, autrement dit Mark Tangye. Ils arrivèrent près de Mathieu Bartle au moment même où

Bottin des Sociétés Françaises

Société Française de Bienfaisance et d'Assistance Mutuelle de la Nouvelle-Orléans, organisée le 14 mars 1843. Local de la société, 1820 Ste. Anne. Officiers: Président, J. M. Vergnolle; Vice-Président, François Bildstein; Secrétaire, A. J. Bon-nemer; Trésorier, William Gomez. Séances le 1er et 3ème jeudi de chaque mois, au local de la société.

L'Union Française, fondée le 12 octobre, 1872. Local de la société, 928 Rue des Remparts. (Ecole gratuite pour filles.) Officiers; Prési-dent, Emile J. Eucuyer; Vice-Prési-dent, F. Surmerly; Secrétaire, René F. Clerc. Séances le 1er mercredi de chaque mois, au local de la société.

Société des Bouchers, organisée en 1866, incorporée le 17 octobre 1867. Officiers: Président, Sylvain Du-mestre; Vice-Président, Maurice Casabonne; Secrétaire, Paul Van-derborre. Séances le 1er jeudi de chaque mois, che- Laudumley & Cie, 412 Rue des Remparts.

Société d'Assistance et de Bienfai-sance Mutuelle de St. Maurice, or-ganisée le 29 janvier 1874. (Fête anniversaire le 22 septembre.) Of-ficiers: Président, Emile J. Naudon; Premier Vice-Président, Mateas Router; Deuxième Vice-Président J. P. Bouvier; Secrétaire, Gémours H. Nunez, Jr. Réunions générales le dernier jeudi de chaque mois. Salle de réunions au coin des rues Chartres et charbonnet.

L'Athénée Louisianais, organisée le 12 janvier 1876. Officiers: Prési-dent, Bussière Rouen; Premier Vice-Président, Edgar Grima; Deuxième Vice-Président Charles F. Clairborne; Secrétaire, Lionel C. Durel; As-sistant-Secrétaire, André Lafargue. Jours de réunions fixés par le comi-té; local des réunions aux bureaux du Président, Banque Ibernia.

La Société Protectrice des Laitiers, organisée en 1879. Incorporée en 1881. Officiers: Président, John rier, A. Gaillard. Local social Bordes; Vice-Président, N. Charou-chez F. Laudumley & Cie, 1112 Rue leau; Secrétaire, F. E. Fagot; Trésorier, P. Cazalot. Séances le mercredi de chaque mois, au local premier lundi de chaque mois, de la société.

Local des réunions au coin des rues Dryades et Poydras.

La Société de 14 Juillet, Incorpo-rée le 25 avril 1890. (Ecole gratuite pour garçons.) Local de la société, au coin des rues Esplanade et Bourbon. Officiers: Prési-dent, F. Bildstein; Premier Vice-Président; Charles D. Foucher; Deuxième Vice-Président, H. Dabo-zies; Secrétaire, Adrien Daste; Tré-sorier, L. F. Martin. Séances le se-cond vendredi de chaque mois, au local de la société.

Les Enfants de la France, fondée en septembre, 1891. Local social, 740 Avenue de l'Esplanade. Of-ficiers: Président, J. A. Buisson; Premier Vice-Président, J. Labour-delle; Deuxième Vice-Président, L. Fournier; Trésorier, J. Darrrière; Secrétaire aux minutes, A. Daste, Secrétaire aux finances, H. J. Mathé. Séances le deuxième mardi de cha-que mois, au local de la société.

L'Alliance Franco-Louisianais, fondée le 16 octobre, 1908. Officiers: Président, J. M. Vergnolle; Vice-Président, Emile Eucuyer; Secré-taire, André Lafargue, 407 Rue Carondelet. Local des réunions à l'Union Française, 928 Rue de Remparts, le deuxième samedi de chaque mois à 4 heures p. m.

Le Secours à la France, fondée en août 1916. Local social, 740 avenue de l'Esplanade. Officiers: Prési-dent, J. A. Buisson; Premier Vice-Président, L. A. Maurin; Deuxième Vice-Président, J. Darrrière; Tré-sorier, Mlle Amélie Pujol; Secrétaire, Mlle M. Despax. Réu-nions générales le dernier vendredi de chaque mois, au local de la so-ciété.

Société de Secours Mutuels la France, fondée le 16 avril, 1891. Of-ficiers: M. le Consul de France Président d'Honneur; Président, H. J. Preau; Vice-Président, F. Lau-du-mley; Secrétaire, J. Serio; Tré-sorier, A. Gaillard. Local social Bordes; Vice-Président, N. Charou-chez F. Laudumley & Cie, 1112 Rue leau; Secrétaire, F. E. Fagot; Trésorier, P. Cazalot. Séances le mercredi de chaque mois, au local premier lundi de chaque mois, de la société.

PLAN SUGGERE POUR AMELIORER LES RUES BOUEUSES A PEU DE FRAIS.

Mercredi dernier le Commissaire Stone et l'ingénieur de Ville Willis ont travaillé à formuler un plan pour éliminer les rues boueuses de la ville, à peu de frais pour les propriétaires, pourvu que le consente-ment de ces derniers soit unanime et qu'ils approuvent le mouvement.

Trois grades de surface (surfacing) sont mis en avant dans le plan: Co-quilles, à \$1.50, ou pierre de corne ("cherf"), petits cailloux, à \$2.00. Le travail pourrait être fait par les employés municipaux (municipal repair plant), ou par contrats.

Pour ce genre de travail il n'est pas nécessaire d'avoir recours à au-cun système de dessèchement de la sous-surface, ce qui éliminera au-cune dépense à la ville.

Le Commissaire Stone et l'ingé-nieur Willis croient qu'aux prix fixés les propriétaires devraient prendre avantage de l'opportunité offerte d'améliorer les rues en face de leur propriétés: Pour faire ce pavage, il sera nécessaire que tous les propriétaires, de chacun des en-droits spécifiés, signent l'accord (l'agreement).

(Crédit est donné au "Times-Pica-yune" pour la version anglaise; pour celle en français donnez, si cela en vaut la peine, crédit à Victorin Déjan).

WANTED—Reliable white woman to nurse and do upstairs house-work. Telephone Uptown 654 J.

ON DEMANDE—Une servante de maison et une cuisinière, avec recommandations; bons salaires. S'adresser au No. 2320 Prytanica.

ON DEMANDE—Une bonne cuisinière blanche, s'occupant aussi du ménage, pour une petite famille; bonne chambre et bonne maison; salaires \$30 par mois. Phone Uptown 3702.

HERITAGE—Les plus proches parents de HORTENSE FROISSARD, mariée avec Laurent FLEURY le 28 Mai 1855, à la Nouvelle-Orléans, et qui serait décédée vers 1880, sont priés de se faire connaître à M. COUTOT, Avocat, 21 boulevard St-Germain, Paris.

Hold-Tight
2 for 25c
WHITE OR GRAY 25 EACH
CAP OR FRINGE SHAPE

HAIR NETS ADOLPH KLAR, 221-42 AVENUE NEWTON

"Hold-tight" hair nets enjoy an enviable national reputation and the friendship of millions of women—
"Hold-tight" hair nets are made of the finest real human hair. All shades. EVERY "HOLD-TIGHT" HAIR NET GUARANTEED OR MONEY REFUNDED. ORDER AT YOUR FAVORITE STORE. IF THEY CANNOT SUPPLY YOU, WRITE US. STATE COLOR AND SHAPE.

"BLUE BONNETS" The Aristocrat of New Fashions.

The exquisite quality of this new cloth is only equalled by its practical utility. Unusually beautiful, yet firm, full bodied and wonderfully durable. Wears without wrinkling, repels dust, lathers beautifully. Absolutely dye fast. Entirely suitable for all manner of costumes in or out of doors. Also for draperies and furniture coverings. In a broad range of patterns and colorings.

If you desire don't carry "The Bonnet" until you see it with some of these and you will find its simple and sturdy line of your own.

LESER WHITMAN & CO., Inc., 863 Broadway, N. Y.

WRIGLEYS

All three brands sealed in air-tight packages. Easy to find—

It is on sale everywhere.

Look for, ask for, be sure to get WRIGLEYS

The Greatest Name in Goody-Land

WRIGLEYS SPEARMINT THE PERFECT GUM AND MINT LEAF FLAVOR

SEALED TIGHT WRIGLEYS DOUBLEMINT CHEWING GUM MINT LEAF FLAVOR

WRIGLEYS FRUIT CHEWING GUM MINT LEAF FLAVOR

The Flavor Lasts

1200 New York Doctors Fighting Poison Gas.

Do you know that you folks at home as well as the brave boys "over there" are menaced by "poison gas"—the insidious kind that steals away health and the joy of living, in the perpetually recurring disturbances resulting from a gassy, sour stomach.

1200 New York physicians regularly prescribe JOHN'S DIGESTIVE TABLETS as the most perfect form of relief known for these stomach disorders. The TABLETS are highly beneficial for gastric and intestinal indigestion, heartburn, acid or sour stomach, flatulence and gastric catarrh. They sure do vanish that poison gas which is the basis of most stomach ailments, as well as banish bad breath which usually heralds that gas-filled stomach.

Get the TABLETS at your drug store. They insure quick, lasting relief by taking three to six dissolved in a glass of water or chewed before swallow-ing. Have JOHN'S DIGESTIVE TABLETS handy in the dining room for chronic cases of gastric or intestinal indigestion—as one or two TABLETS should be taken before each meal.

L. D. JOHNS CO., 1123 Broadway, New York City



The Picked Army of the Telephone

The whole telephone-using public is interested in the army of telephone employees—what kind of people are they, how are they selected and trained, how are they housed and equipped, and are they well paid and loyal.

Workrooms are healthful and attractive, even possible mechanical device being provided to promote efficiency, speed and comfort.

Good wages, an opportunity for advancement and prompt recognition of merit are the rule throughout the Bell System.

An ample reserve fund is set aside for pensions, accident and sick benefits and insurance for employees, both men and women. "Few if any industries," reports the Department of Commerce and Labor, "present so much of such widely distributed, intelligent care for the health and welfare of their women workers as is found among the telephone companies."

These are some of the reasons why Bell telephone service is the best in the world.

AMERICAN TELEPHONE AND TELEGRAPH COMPANY AND ASSOCIATED COMPANIES

One Policy One System Universal Service